

# L'EAU À COYE-LA-FORÊT

## il y a un demi-siècle !

**Jean Prioux avait fait paraître cet article dans la revue municipale annuelle de Coye-la-Forêt en 1986. En trente-six ans, le village a beaucoup changé et nombre des curiosités qu'il signale sont aujourd'hui disparues. Ce texte a donc un caractère historique.**

**E**n montant la côte de la gare à pied, faites un arrêt, bien mérité, sur le plateau au lieu-dit Le Crochet de Coye, et prenez à droite vers la forêt la route du Chemin de Coye vers la route forestière Manon : parcourez 80 mètres à pied et vous découvrirez, à gauche, un château d'eau caché dans la verdure. Bien modeste construction par rapport à celles que nous sommes habitués à voir près des grandes agglomérations, mais dans les années 30 ce fut certainement un événe-



ment à Coye. J'ai bien dit 1930, car si vous approchez du château d'eau, vous pourrez lire au-dessus de la porte : "SLEE 1931, Ets Brissot et Sanu, Paris. Travaux Spéciaux, Béton armé, Réservoirs".

Cela signifie tout simplement que, quelques années avant cette date, il n'y avait pas un seul robinet à Coye-la-Forêt. En effet, la première concession d'eau date du temps de MM. Hénaut et Deschamps, maires de Coye en 1929 et 1930.

Il paraîtrait que Coye était en retard sur Orry-la-Ville ! En effet, Orry avait déjà installé une pompe sur une source située route de Montgrésin, près du petit lavoir, assurant ainsi son alimentation en eau potable.

L'histoire dit que la mairie de Coye aurait souhaité s'y brancher aussi, mais les exigences du conseil municipal d'Orry-la-Ville auraient été trop fortes et Coye dut renoncer à ce projet. Seul le château du Regard ou Château Derveaux (du nom de son ancien propriétaire)<sup>[1]</sup> se serait branché sur cette source. Ce château eut ensuite sa propre machine à eau dans la partie basse du Clos des Vignes située exactement au 23, rue du Regard ; l'architecture de la maison actuelle a conservé quelques éléments en pierre de l'ancienne construction ; cette machine envoyait l'eau dans le petit château d'eau de la propriété (toujours visible).

Il y aurait eu également à Coye un projet de machine à eau qui aurait pu, soi-disant,



alimenter tout le pays. Un trou aurait même été commencé au carrefour de la rue de la Charmée et de la rue Blanche, mais le projet a été abandonné.

C'est seulement en mars 1929 que fut signé le contrat de fourniture d'eau potable avec la Société Lyonnaise des eaux et de l'éclairage. Mais quelques mois après le début des travaux, il s'avère que l'étude devait être reprise car l'installation ne pouvait monter l'eau qu'à soixante-quinze mètres d'altitude, or le crochet de Coye avait des habitations à quatre-vingt-quinze mètres. Ceci justifia l'étude et la construction du château d'eau cité en début d'article. Dans sa délibération du 25 août 1929, le Conseil municipal de l'époque autorise la SLEE à procéder aux travaux. Il fallut attendre quelques années pour que la quasi-totalité du pays soit alimenté en eau potable.

L'eau étant indispensable à toute vie humaine, l'un des problèmes majeurs dans les années antérieures était donc celui de l'eau potable.

Il y avait sur la place de la mairie en bordure du trottoir et accolé au mur actuel de la cour de la mairie et de l'ancienne école (l'école du Centre n'étant pas encore construite), une pompe à bras et, disséminés dans tout le pays, de nombreux puits.

À cette époque, la place de la Mairie (ou place de l'Église) avait une forte animation aux heures des repas, car chacun ou chacune venait refaire sa provision d'eau potable, avec un broc ou une carafe à la main, le volume du récipient étant en rapport avec l'éloignement de l'habitation. Inutile de dire que le dimanche midi, les langues allaient bon train autour de la pompe, et c'était également la corvée des maris endimanchés. Par ailleurs, l'eau de la pompe avait une excellente renommée, c'était la meilleure de tout le pays.

Une pompe, eh bien oui !, il n'y en avait qu'une seule à Coye, et pour boire il restait l'eau des puits et des sources.

Restons dans le pays : les puits, il y en avait beaucoup, c'était surtout des puits particuliers, quelquefois mitoyens entre deux habitations ; quant aux puits publics ils étaient peu nombreux.

Comme son nom l'indique, la rue du Puits en possédait un : il se situait du côté des numéros impairs, approximativement au milieu de la rue (il n'y en a plus trace).

La Grande Rue en avait deux, le premier situé au numéro 23 bis (dans la cour de J. Longa, à l'emplacement du magasin actuel d'articles de pêche), le second au numéro 38, près du boulanger, dans la cour dite Cour à Clément, du nom d'un

Des noms de rue...







... qui évoquent la présence de l'eau

pauvre aveugle vivant des aumônes des habitants du pays. Ce vieux puits est situé dans un renforcement derrière le restaurant Le Poêlon. Presque en ruine, il est encore visible, et il faut citer sa belle margelle taillée dans un seul bloc de pierre.

Le quatrième puits était situé rue de la Charmée, approximativement aux numéros 14 à 18. On l'appelait le puits Malépargne, du nom du bois du même nom. Il s'agirait d'un des plus vieux puits de Coye, effondré en 1918 ; il n'a jamais été remis en service.



En ce qui concerne les puits particuliers, il suffit de parcourir à pied les plus anciennes rue de Coye et de jeter un coup d'œil dans les jardins et les cours pour en découvrir encore un certain nombre.

Les plus visibles actuellement se trouvent Grande Rue aux numéros 26/24 (puits mitoyen) et au numéro 28 (anciennement Tonton Vincent).

Rue Blanche également, et sans être trop inquisiteurs, vous pourrez en voir aux

numéros 6, 16, 18, 15, 33. Celui du n° 6 est parfaitement visible et en bon état, ainsi que celui Place Blanche entre les numéros 1 et 3.

Sachez aussi que tous les commerçants, et en particulier les bouchers, charcutiers, boulangers et pâtisseries, en possédaient un, si ce n'est deux, dans leurs bâtiments. Si vous êtes bien avec votre fournisseur local, demandez-lui de vous le faire voir.

Je n'en finirais pas de citer les emplacements de puits, mais avant de poursuivre, il est intéressant de signaler leur architecture : est-elle en rapport avec le style Île-de-France ou Picardie ? Je ne saurais m'avancer, peut-être tout simplement est-elle due au savoir-faire des entrepreneurs locaux qui utilisaient au mieux les matériaux de la région ; tous sont semblables à celui de l'illustration ci-contre. Sans être chauvin, disons tout simplement qu'ils sont aussi beaux et aussi riches en souvenirs que ceux des autres régions de France.

À partir de 1930, et dès la mise en place du premier réseau d'adduction d'eau, les puits publics furent remplacés par des bornes fontaines en fonte placées aux principaux carrefours du pays. Pour faire couler l'eau, il fallait tourner une manivelle horizontale (à axe vertical) placée au sommet de la borne ; ce système peu pratique et de faible débit évitait les consommations d'eau abusives.

J'ai mentionné précédemment la Pompe de la place de la Mairie, il y en avait d'autres à Coye, mais elles appartenaient à des particuliers. En principe, elles furent montées, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1925, dans les maisons importantes et dans les châteaux.

Certains propriétaires les faisaient monter directement sur des évièrs taillés dans un bloc de pierre.

On trouvait des pompes sur l'axe principal des sources ou sur la nappe phréatique (située à environ 5 mètres sous le sol), c'est-à-dire Clos des Vignes, Grande Rue et Rue Blanche (il y en avait soi-disant de ferrugineuses !).

Ce mot "source" ayant été lâché, il ne faut pas oublier cet approvisionnement naturel en eau potable ; et comme notre pays est entouré de forêt, il y en avait quelques-unes de bien recensées.

Elles étaient surtout connues des hommes vivant de la forêt, c'est-à-dire les forestiers, les bûcherons, les employés du Domaine et ceux des équipages de chasse à courre.

Les deux plus proches sont celles du bois Brandin<sup>[2]</sup> (à droite au bout du vieux chemin de Paris) et celle du Château de la Reine Blanche, avant la cascade à gauche, sur la route en allant vers le château.

Citons également la Fontaine aux Verriers, vraisemblablement dans le bois de la Verrerie, le Puits aux Chiens dans le bois des Hautes Coutures [sic]<sup>[3]</sup> et peut-être bien d'autres lieux que vous pourrez recenser en bavardant avec les amis. Ces points d'eau naturels rendaient à l'époque d'énormes services. Pour en terminer avec l'eau potable, signalons l'utilisation très répandue des filtres en terre (dits au charbon) munis en bas de deux petits robinets en étain et dans lesquels, par précaution, on filtrait l'eau des puits dits douteux.

Les animaux domestiques, et en particulier les chevaux, consommaient beaucoup d'eau et jusqu'à la fin des années 20, les rues de Coye retentissaient du bruit de leurs sabots sur les pavés des rues. Un seul vestige : la rue de l'Abreuvoir qui mène au lieu-dit Le Pont de la Rivière du Bas, au coin de la rue de Luzarches près du parc

de la Ruche. Un gué permet de traverser la Thève, et, de part et d'autre, on menait boire les chevaux. Un autre abreuvoir (guère visible maintenant) existait aussi à l'étang du Chardonnet, il se situait dans l'axe de la rue de l'étang, près du petit lavoir.

À cette occasion, il est bon de rappeler qu'avant la première guerre mondiale, Coye possédait certainement plus d'une centaine de chevaux, mais ceci est une autre histoire qui nous entraînerait trop loin de notre sujet : l'eau.

Avez-vous songé au problème de la lessive qui nécessitait énormément d'eau ? À l'époque, les couches jetables n'existaient bien sûr pas, et les jeunes mamans se trouvaient devant des monceaux de linge. Heureusement, il y avait à Coye de nombreuses laveuses qui, chaque matin et chaque après-midi, se rendaient aux lavoirs.

Le pays était doté de quatre lavoirs publics qui étaient occupés à longueur de journées et les places étaient réservées et bien personnalisées.



Lavoir au petit pont

Au pont de la Rivière du Bas, c'est-à-dire sur la Thève, il y en avait deux : le plus important sur la rive droite avec deux travées couvertes et une troisième à



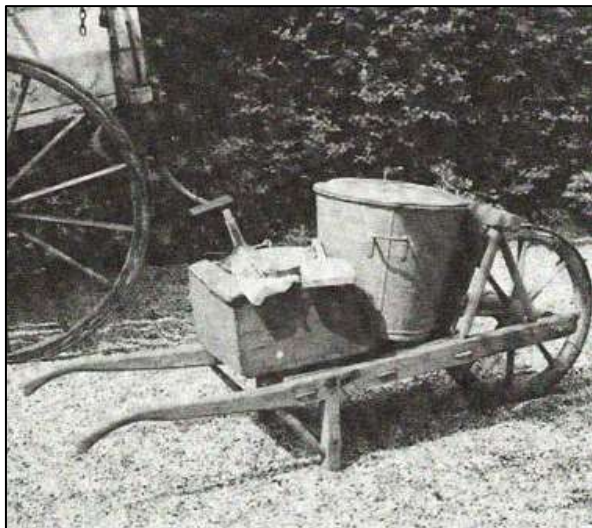
découvert (toujours visible et en parfait état), l'autre sur la rive gauche, en bas de la rue de l'Abreuvoir (lavoir en plein air dont il n'y a plus de traces).



Lavoir à l'étang du Chardonnet

Les deux autres se trouvaient à l'étang du Chardonnet dont un, couvert, à gauche au bout de la rue de l'Étang (toujours visible) et le quatrième en plein air à l'autre extrémité vers la route des Étangs [de la Reine Blanche] (aujourd'hui disparu).

Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, et même jusqu'en 1950, il était donc courant de voir les laveuses partir laver avec une brouette bien chargée (lessiveuse, bachou<sup>(\*)</sup>, battoir...). (Voir photo ci-dessous).



L'eau devenait source de commérages, et porteuse de bonnes ou mauvaises nouvelles ; entre deux coups de battoirs, une réputation pouvait se faire, mais aussi se démolir. De même qu'à l'heure de la provision d'eau potable, on souhaitait rencontrer untel ou une telle pour avoir des nouvelles : à l'époque, la télévision n'existait pas et la TSF<sup>[4]</sup> n'est apparue qu'en 1929 dans quelques foyers privilégiés. Que d'intrigues ont pu se nouer près de la pompe, du lavoir ou du puits !

Qui songe maintenant en prenant sa douche, en arrosant son jardin au jet ou en branchant sa machine à laver le linge ou la vaisselle qu'il y a moins de cinquante-cinq ans on cherchait à économiser l'eau pour éviter les trop nombreuses corvées ?

Les jardins, parlons-en un peu ! Autrefois, tout le monde jardinait et de nombreux ménages vivaient sur leur potager. Qui dit jardin, dit arrosages. Comment faisait-on ? Les propriétaires de jardins situés près de l'étang ou de la rivière faisaient d'incessants voyages avec des brouettes chargées de récipients remplis d'eau et les plus éloignés tiraient sur les puits. On envoyait les jardins du Marais qui bénéficiaient et bénéficient encore d'une bonne humidité naturelle. On utilisait aussi l'eau des citernes dans lesquelles se recueillaient les eaux de pluie.

Ces citernes étaient souvent construites en tôle rivetée de forme circulaire ou parallélépipédique et montées sur deux supports en briques. Munies en bas d'un gros robinet en bronze, leur eau était utilisée pour les besoins ménagers (vaisselles, lavages, toilettes, etc.). Un seul défaut : leur coefficient de remplissage qui était fonction de la météo. Vous pouvez encore voir une de ces citernes dans la cour du bureau de poste, au numéro 35 de la Grande Rue.

Si tous les habitants de Coye n'avaient pas eu la chance d'aller aux bains de mer, cela ne les empêchait pas de savoir nager. Tous les étés, de juin à fin août, on pouvait se baigner et même se laver dans la Thève, au pont Mandrou (\*\*). Notre baignade était enviée des pays alentours, on y retrouvait des copains d'Orry, de la Chapelle et même de Surveilliers qui venaient à bicyclette. Beaucoup de Coyens firent leurs premières brasses et leurs premiers plongeurs à la baignade du pont Mandrou. En semaine, au moment des fortes chaleurs, les hommes venaient s'y baigner après le travail.

loin dans le temps, signalons l'existence d'une petite turbine à axe horizontal qui faisait tourner une ligne d'arbres pour les tonneaux à polir d'une usine d'acier poli construite sur la rive gauche de la Thève, près du Château de Coye, à droite après le pont de la Rivière du bas. Les chutes d'eau et la turbine existent toujours mais cette dernière ne fonctionne plus.

Le château du Moulin du Bois, route de Lamorlaye, possède encore une petite turbine en état de fonctionnement qui pourrait fournir l'électricité nécessaire à l'éclairage des habitations à proximité.

Pour être complet, n'oublions pas les graves problèmes qui se posaient au corps des sapeurs-pompiers en cas d'incendies. La pompe à bras pouvait se brancher directement sur la rivière et sur l'étang, donc protéger seulement les habitations les plus proches ; pour les autres, il fallait remplir la pompe avec des seaux et pratiquer la chaîne avec le concours de tous les habitants du pays, solidaires devant le danger.

Lecteurs de ce bulletin, amusez-vous à questionner les Anciens et collectez des tuyaux (toujours utiles pour l'eau), et, surtout n'hésitez pas à nous les communiquer ! C'est avec plaisir que nous ferons paraître dans un prochain numéro les compléments d'information ainsi recueillis.



Pont Mandrou sur la Thève

L'eau servit aussi autrefois de force motrice dans le pays, et sans remonter trop

---

*Par Jean PRIEUX (1921-2014)*

---

Les notes signalées par un astérisque sont de l'auteur

(\*) – Agenouilloir en bois, garni de paille.

(\*\*) – Pont situé sur la Thève, chaussée du Porchêne, première rue à gauche.

[1] – Le château a été démoli, il se situait sur l'emplacement actuel de la résidence du Regard.

[2] – La source du Bois Brandin est toujours entretenue par La Sylve.

[3] – Il s'agit du bois des Hautes-Coutumes, en allant vers Luzarches.

[4] – Télégraphie Sans Fil : nom donné à la radio.